

Michelle Tisseyre

UN PHÉNOMÈNE RÉCENT AU QUÉBEC LA TRADUCTION DES ŒUVRES LITTÉRAIRES

La traduction littéraire existe depuis toujours dans le monde occidental, mais ce n'est que récemment qu'elle est née au Québec, tout au moins comme métier. C'est-à-dire que celui qui la pratique peut arriver, dans certains cas, à gagner sa vie. Car il y a eu, bien sûr, tout au long de notre histoire, des œuvres qui ont été traduites de l'anglais au français (Fréchette, déjà, avait traduit un roman du Canadien anglais William Dean Howells). Mais c'était l'exception.

À quoi est dû ce phénomène? À notre faible population. L'éditeur québécois qui ne peut compter que sur un public de quatre millions et demi de francophones, ne pouvait en effet se permettre d'ajouter à son coût de production déjà élevé, les honoraires d'un traducteur. Alors que pour son vis-à-vis de langue anglaise, s'appuyant sur une population de seize millions, sans compter le nombre important de lecteurs qu'il a toujours pu aller chercher aux États-Unis, le problème était moins grave. A-t-il eu pour autant souvent recours à la traduction de nos auteurs québécois? Pas vraiment. Mais pour des raisons différentes. Pour l'inciter à présenter à ses lecteurs anglophones des auteurs dont le nom, la plupart du temps, était peu connu en dehors du Québec, il fallait lui faciliter les choses. Un éditeur a beau être rempli de bonne volonté, il lui faut avant tout être un bon homme d'affaires, s'il ne veut pas voir périliter sa maison, à brève échéance. Or, aujourd'hui, l'éditeur québécois a, pour publier des traductions, des possibilités financières beaucoup plus grandes; et l'éditeur canadien d'expression anglaise prend de son côté un moins grand risque en publiant nos auteurs.

Que s'est-il donc passé pour que la situation soit ainsi modifiée? Un fait très simple : la création, en 1973, par le Conseil des Arts du Canada, d'un programme d'aide à la traduction dans l'une ou l'autre des deux langues officielles. Cette aide s'adresse aux éditeurs canadiens établis, publiant des ouvrages d'auteurs canadiens (dont l'éditeur est également canadien), traduits par des Canadiens (de naissance, immigrants reçus depuis 12 mois, ou naturalisés). Les montants accordés par le Conseil des Arts sont liés au nombre de mots contenus dans l'ouvrage et ils varient suivant la difficulté de l'œuvre, et la réputation

UN PHÉNOMÈNE RÉCENT AU QUÉBEC

du traducteur. Ces sommes ne sont peut-être pas encore très élevées, mais nous ne sommes qu'au début de l'expérience, et si celle-ci s'avère viable, tout le monde y gagnera, à commencer par les traducteurs. L'essentiel n'est pas combien le Conseil accorde, mais qu'il ait créé cette aide, rendant possible la publication de traductions au Canada d'une langue officielle à l'autre.

Mais quels effets tangibles a eus jusqu'à présent – c'est-à-dire trois ans après sa création – ce programme d'aide à la traduction du Conseil des Arts?

Dans le sens français-anglais, il a considérablement augmenté le nombre des traductions; dans l'autre sens, au Québec, il a créé la traduction littéraire. Un exemple : au CLF, dans les quinze années qui ont précédé la mise en marche de ce programme d'aide à la traduction, seulement quatre de ses titres avaient été publiés en anglais. En trois ans, depuis, six livres ont été traduits ou sont en voie de traduction.

Quand le CLF, d'autre part, créa la Collection des Deux Solitudes, et m'en confia la direction, son idée était de faire connaître au monde francophone, les grands auteurs canadiens d'expression anglaise. Notre intention était de publier douze titres en trois ans, et d'aborder ensuite un rythme probablement beaucoup plus lent. Nous ne soupçonnions pas la richesse de cette littérature que nous ignorions en dehors de deux ou trois grands noms, pour la simple raison qu'elle n'a à peu près jamais été traduite en français. La découverte de romanciers tels que Margaret Laurence, Robertson Davies, Morley Callaghan, Mordecai Richler, W. O. Mitchell, Constance Beresford-Howe, pour n'en nommer que quelques-uns, s'avérait une expérience passionnante. C'est toute une nouvelle source d'inspiration, de sensibilité, d'expérience qui nous était révélée. Différente de celle des écrivains anglais qui avaient servi de modèles aux générations précédentes de Canadiens anglophones – ou même des Américains, leurs contemporains. Une littérature jeune aussi, actuelle, née – en ce qui concerne le roman tout au moins – au cours des dernières décennies, et dont les auteurs, par-delà les différends historiques et politiques, nous ressemblent, parce qu'ils ont grandi, dans cette même nature féroce, capiteuse, cruelle et en même temps d'une douceur et d'une paix à vous faire chavirer du bonheur de vivre. Des écrivains qui se veulent avant tout conteurs, qui, s'ils ont une thèse à défendre ou des préoccupations socio-économiques à exposer

comme c'est souvent le cas, le font habilement, sans pour autant interrompre l'histoire qu'ils racontent ou en retirer le moindre intérêt. C'est dire que ce n'est pas un roman de Callaghan qu'il nous faut publier, mais une demi-douzaine, pas un livre de Margaret Laurence, mais toute son œuvre, et il en est de même pour Richler, Mitchell, et plusieurs autres. Sans compter les jeunes comme Roy MacSkimming, dont nous venons de publier *Formentera*, ou Clarke Blaise, Richard B. Wright, ou d'autres encore qui de jour en jour nous sont révélés.

C'est dire qu'il nous fallait trouver des traducteurs, et pour rendre justice au talent des auteurs que nous avons choisis, des traducteurs exceptionnels. Qu'en est-il?

Notons d'abord, qu'il existe maintenant au Québec, une Association des traducteurs, fondée, il y a deux ans, lors d'un symposium organisé par le Conseil des Arts du Canada, à Stanley House. Elle compte aujourd'hui une trentaine de membres, francophones et anglophones, dont plusieurs ont déjà prouvé leur excellence.

Quel est le bagage indispensable du traducteur littéraire?

Prenons le cas qui nous occupe. À mon humble avis, il lui faut une bonne base de culture générale et connaître à fond sa langue, avoir aussi une connaissance approfondie de l'anglais – et si besoin est de l'argot et des régionalismes – du milieu que l'auteur décrit, et des littératures anglaise et américaine, auxquelles se réfèrent fréquemment les auteurs canadiens anglophones dans leurs ouvrages. Enfin, il est indispensable qu'il ait lui-même du style. Il est bien évident que le traducteur idéal d'un grand écrivain est un autre grand écrivain... il n'est que de penser à Baudelaire traduisant Poe, ou Proust, Ruskin. Mais les grands écrivains sont généralement trop occupés à rédiger leurs propres œuvres... il faut attendre l'occasion, comme ce fut mon cas pour Claire Martin – dont la traduction de *L'Ange de Pierre*, de Margaret Laurence, paraîtra en juin – et Jean Simard, qui traduit chez nous Mordecai Richler. L'un comme l'autre n'étant pas en période de création, accueillit avec joie la possibilité de se “tenir en forme” en pratiquant les rigoureuses disciplines de la traduction littéraire. C'est une chance énorme, il va de soi, qu'un écrivain doit avoir des atomes crochus avec l'écrivain qu'on lui propose de traduire, sans quoi il n'éprouverait aucun plaisir à faire son travail, et serait peut-être même incapable de donner le meilleur de lui-même. Peut-être aussi certains écrivains sont-ils dans l'impossibilité d'épouser le style, la conception d'un

autre créateur.

Ce qui nous amène à faire une parenthèse pour parler de la traduction littéraire elle-même. S'agit-il de faire d'un ouvrage étranger un livre français? C'est la thèse française. Mais je ne suis pas sûre d'être entièrement d'accord. Pour moi, la traduction littéraire consiste beaucoup plus à épouser d'aussi près que possible le style, la sensibilité, la façon de voir et de concevoir les choses de l'auteur que l'on traduit – même si cela paraît étrange à notre entendement ou à notre oreille habitués au français, je dirai même d'autant plus, à condition bien entendu d'écrire réellement en français et de ne pas coller au texte original de si près que ce soit du charabia ou que ça sente la traduction. Je lisais l'autre jour dans l'*Express* une critique d'un roman espagnol traduit en français où il était dit que le traducteur "avait saisi la musique" de l'auteur. Quelle réussite, quelle belle chose! Car chaque auteur étranger a forcément sa musique, et comment la faire entendre, si l'on se contente de le transformer en auteur français? C'est d'ailleurs une phrase que l'on entend souvent chez les intellectuels français – auteurs ou éditeurs – quand il s'agit de nos propres livres québécois : "Nous n'avons pas la même sensibilité". Et alors! N'est-ce pas un enrichissement que de venir en contact avec une sensibilité différente!

Tout le monde le sait, le traducteur québécois a un très grand piège à éviter, c'est l'anglicisme. Entourés que nous sommes d'anglophones et de gens qui parlent une langue relâchée, pour ne pas employer d'expression plus mordante, il nous faut exercer une extrême vigilance, pour ne pas glisser dans l'anglicisme ou le barbarisme ou le joual (à moins que ce dernier ne soit motivé par le texte original). Et la meilleure façon d'y parvenir, ainsi que je l'ai moi-même découvert, c'est de lire du français, encore du français, et du bon français évidemment. Ainsi a-t-on à l'oreille la phrase française, les expressions françaises si importantes lorsqu'il s'agit de trouver des équivalences à l'anglais.

Ceci dit, nous avons en contrepartie, un très grand avantage sur les traducteurs français (de France) pour traduire des écrivains canadiens de langue anglaise. C'est d'appartenir au même pays, au même continent – ce qui est parfois tout aussi important, bien que le Canada anglophone ne soit pas les USA – d'avoir la possibilité de côtoyer depuis le plus jeune âge, comme ce fut mon cas, des Canadiens anglais. Ainsi, au-delà des

dictionnaires, acquiert-on ce que les Anglais appellent le “gut feeling”, littéralement “sentir quelque chose dans ses tripes”. Naim Kattan, dans une critique récente d’ouvrages américains traduits en France, déplorait l’incompréhension du traducteur vis-à-vis de certains mots ou de certaines expressions propres à ce continent. Je me souviens entre autres de “Bitter Lemon”, boisson gazeuse que tout le monde ici connaît, qui avait été traduit par quelque chose d’assez cocasse, et n’ayant rien à voir avec la limonade en question. Pour ma part, étant en train de traduire les souvenirs de l’été 29 de Morley Callaghan – passé à Paris en compagnie de Ernest Hemingway et de Scott Fitzgerald – j’eus la curiosité de lire *Paris est une Fête*, de Hemingway, pour voir si leurs souvenirs concordait (il se trouve que ce livre a été écrit quelques années plus tôt et ne traite pas des mêmes choses, mais cela n’a rien à voir ici). Je suis tombée sur des perles comme “chemisette” pour sweatshirt, et quelques autres que j’aurais bien dû noter. Quant à Duddy Kravitz, de Mordecai Richler, que Jean Simard vient de retraduire, et qui sera publié à l’automne, on ne peut pas, en lisant la traduction française, ne pas grincer des dents en lisant *Saint Joseph Boulevard*, et *Saint Dominique Street*. L’argot parisien employé par les deux chauffeurs de taxi de la rue Saint-Urbain est par ailleurs tout aussi agaçant – même si les lecteurs français ne se sentent pas dépaysés! Ce n’est pas Jean Simard qui connaît bien le “ghetto St-Urbain”, qui aurait pu faire ce genre d’erreur – irrecevable pour des lecteurs québécois.

Conclusion : tout Québécois peut être bon traducteur. Faux.

Tout traducteur québécois peut traduire les ouvrages canadiens-anglais. Archi faux.

L’enfer est hélas pavé de traducteurs aux bonnes intentions et assez paradoxalement, ce ne sont pas toujours ceux qui ont le plus de diplômes ou le curriculum vitae le plus impressionnant qui font les meilleurs traducteurs littéraires... Deux des meilleurs que je connaisse n’ont jamais suivi de cours ou décroché de diplômes de traduction. Ils se sont tout simplement un jour essayés à traduire une œuvre (ce fut la cas pour Sheila Fischman traduisant *La Guerre, Yes Sir!* de Roch Carrier.) Mais il faut croire qu’ils avaient, en plus d’un don certain, ce bagage dont je parlais plus haut. Comment, dans le cas d’un éditeur, reconnaître les bons traducteurs? Dans mon cas, étant donné que c’était chez nous le commencement d’une belle aventure, j’ai voulu aider des traducteurs à se former. J’ai vite

compris que c'était peine perdue. À plusieurs reprises, on m'a apporté le premier chapitre ou les vingt premières pages d'un roman. Il y avait du travail à faire, mais on acceptait volontiers toutes les corrections et nous envoyions alors ledit texte au Conseil des Arts (qui tient à s'assurer de la qualité des traducteurs choisis par l'éditeur.) Une fois acceptés, certains traducteurs m'ont présenté un travail irrecevable, à peine mieux qu'un premier jet, qu'il fallait refaire presque entièrement avant de pouvoir le publier, ou bien que le traducteur refusait de retravailler, accusant l'éditeur de "saboter son style", traducteurs qu'au moins une fois nous avons été forcés de remplacer.

À mesure que la collection s'est fait connaître, j'ai reçu nombre de demandes de la part de traducteurs dont le dossier paraissait prometteur. Mais chat échaudé craint l'eau froide. J'en suis venue à opter pour une équipe réduite, sûre, dont je connais le sérieux et les capacités.

Nous avons je le répète d'excellents traducteurs. Et il faut noter que nos auteurs ont été admirablement servis par les traducteurs de langue anglaise, parmi lesquels de grands talents se sont révélés : Joyce Marshall (Gabrielle Roy), Alan Brown (Langevin, Aquin), Philip Stratford (Claire Martin), Sheila Fischman (Roch Carrier, Marie-Claire Blais), Patricia Claxton (l'historien Marcel Trudel, Nicole Brassard).

Qu'en est-il enfin, du public québécois? Comment réagit-il aux romans canadiens d'expression anglaise?

Il est encore trop tôt pour parler chiffres. Il faut d'abord les faire connaître, et cela, de nos jours, étant donné les débordements de la publicité où l'on remarque à la fois tout et rien, se fait beaucoup plus de bouche à oreille que par la publicité payée, semble-t-il. C'est donc une entreprise de longue haleine. Mais je suis en mesure d'affirmer que nous avons eu au CLF une foule de réactions enthousiastes, ce qui est fort encourageant, car cette collection nous l'avons créée dans l'espoir, par la littérature, d'amener nos deux races à se mieux connaître, mais surtout d'inciter par l'exemple les éditeurs canadiens anglophones à publier nos auteurs de plus en plus.

Michelle Tisseyre, elle-même traductrice, a été la directrice de la collection de romans

UN PHÉNOMÈNE RÉCENT AU QUÉBEC

anglais traduits en français, au Cercle du livre de France.

Source : Michelle Tisseyre, Foire internationale du livre, *Le Devoir*, p. VI., 18 mai 1976.